

pour instructions, en quittant Vienne, de tâcher, s'il était possible, d'obtenir de vous une entrevue avant la réunion du conseil.

— Dans quel but? demanda Zitzka avec une certaine sécheresse.

— Pour connaître votre opinion sur l'état du pays. Mais, ajouta le chevalier, j'avais ordre, quoiqu'il arrive, de ne faire des renseignements que vous voudriez bien me donner qu'un usage loyal et honorable.

— Vous n'ignorez sans doute pas, seigneur chevalier, que je suis non seulement déterminé à maintenir les droits que le peuple m'a confiés, mais aussi à repousser jusqu'à la mort toute espèce d'intervention étrangère.

— L'Autriche ne médite point d'intervention armée, observa Henri de Brabant, du moins tant que les circonstances resteront ce qu'elles sont.

— Je suis charmé de l'assurance que vous me donnez, dit Zitzka. Savez-vous dans quel but doivent se rassembler les seigneurs?

— Je suis sous ce rapport dans la plus complète ignorance, répondit le chevalier. L'assemblée ouvrira ses séances le soir du second jour d'août, et ce même soir, d'importantes communications seront sans doute faites par les chefs qui ont provoqué cette réunion.

— Ce même soir, croyez-vous? dit le chef Taborite, d'un ton pensif.

— Très-probablement, répliqua Henri.

— Alors, j'y serai! s'écria Zitzka en frappant un violent coup de poing sur la table.

— Comme ami ou comme ennemi? demanda le chevalier.

— Votre Excellence ne doit pas avoir de peine à le deviner, dit le Taborite.

— Vous voulez dire comme ennemi. Mais je pensais qu'une trêve qui aboutirait à la paix était possible entre les Taborites et l'aristocratie. Quoiqu'il en soit, d'ailleurs, s'il vous arrivait malheur, Zitzka, cela m'affligerait plus que je ne saurais vous dire, ajouta Henri de Brabant d'un ton d'évidente sincérité.

— Vous êtes généreux autant que brave, dit Zitzka, et je suis content de vous avoir rencontré. Les quelques heures que j'ai passées avec vous ont singulièrement modifié mon opinion sur le caractère des gens de votre pays. Quoiqu'il advienne, que l'Autriche continue à garder sa neutralité, ou qu'elle intervienne, ce qui ne pourrait être que contre les Taborites, j'aurai toujours la plus haute estime pour Votre Excellence. Si nous devenons ennemis, nous nous ferons généreusement la guerre. Et maintenant, continua le guerrier, j'espère que vous me permettrez de vous offrir un léger témoignage de mon amitié, et aussi de ma reconnaissance pour le service que vous m'avez rendu la nuit dernière. Promettez-moi de porter cette bague, ajouta Zitzka, en présentant au chevalier un joyau de prix.

— A condition que vous accepterez celle-ci en échange, dit Henri, en ôtant une bague magnifique de son doigt et en la tendant au chef Taborite.

— Puisque vous le désirez, j'aurais tort de refuser, répliqua Zitzka. Puis, l'échange faite, il ajouta d'un ton plus sérieux, et qui semblait renfermer quelque signification cachée: — Votre Excellence voyage dans un pays qui peut passer pour étrange, et la mission dont vous êtes chargé n'est pas sans danger. Je prie Dieu de vous protéger; mais nous ignorons tout ce qui nous est réservé. Si donc vous vous trouviez en péril, ou à la merci d'ennemis, peut-être la bague que vous venez de mettre à votre doigt possède-t-elle un talisman. Dans tous les cas, ne désespérez jamais, avant d'avoir mis sa vertu à l'épreuve.

— Mais de quelle manière devrais-je essayer l'effet de cette bague? demanda le chevalier, convaincu que ce n'était qu'une simple superstition qui dictait à Zitzka cette recommandation.

— Les vicissitudes de la vie peuvent vous plonger dans un donjon, ou vous livrer entre les mains d'hommes altérés de votre sang, reprit le guerrier taborite: si un pareil malheur arrivait, faites briller, comme involontairement, cette bague aux yeux de ceux de qui dépendrait votre vie ou votre liberté. Me suis-je expliqué compréhensiblement.

— Parfaitement, général, répondit Henri de Brabant, et je vous remercie de cette nouvelle preuve de vos bons sentiments à mon égard. Je vous assure qu'il m'en coûte d'être ainsi forcé de pré-

cipiter mon départ, ajouta-t-il en se levant.

— Nous nous reverrons bientôt, observa Zitzka. Allons, je m'aperçois que vous avez hâte de nous quitter; je vous accompagnerai jusqu'à la lisière du bois où seront votre cheval et ceux de vos deux pages. En parlant ainsi, le chef Taborite souleva la draperie qui fermait le pavillon, et tous deux sortirent.

Satanais était nonchalamment assise à l'ombre d'un arbre voisin, tandis que Lionel et Conrad causaient avec Linda et Béatrice, à quelque distance.

Henri de Brabant se dirigea vers Satanais, et en approchant, il reconnut qu'elle était plongée dans une profonde rêverie. Mais en apercevant soudain le chevalier, elle se redressa, et, légère comme un paon, bondit sur ses pieds.

— Pardonnez-moi, Madame, s'écria Henri, de vous avoir interrompue au milieu de vos réflexions; mais je viens vous dire adieu, et vous remercier de l'hospitalité que j'ai reçue au camp des Taborites.

— Votre Excellence est donc décidée à nous quitter? dit Satanais. Puis, après un instant d'hésitation, elle ajouta, en indiquant Zitzka, qui donnait des ordres à quelques-uns de ses hommes: — Le capitaine-général va sans doute vous conduire jusqu'à l'endroit de la route où vous attendent vos chevaux?

— Telle est, en effet, l'intention que m'a témoigné Zitzka, répondit le chevalier.

— Moi aussi, je vous accompagnerai, dit Satanais. Et plaçant sur sa tête sa toque ornée d'une plume qu'elle tenait à la main, elle se dirigea avec Henri de Brabant du côté où se trouvait Zitzka.

— Je vais vous rejoindre dans une minute, dit le chef Taborite; Votre Excellence voudra bien permettre à Satanais d'être son guide; j'ai des instructions qui ne souffrent pas de délai.

— Nous nous dirigerons tout doucement vers la grande route, observa Satanais.

— Vous menez une existence bien étrange et bien romantique, Madame, dit le chevalier à Satanais, en marchant à côté d'elle. Vous avez pour demeure les forêts au feuillage d'émeraude; les fleurs décorent le tapis de verdure que la nature étend sous vos pieds, et les oiseaux vous récréent par leur délicieuse musique.

— Oni, en effet, étrange et romantique est mon existence, murmura Satanais. Ma vie a été ainsi depuis mon berceau, et elle continuera à l'être jusqu'au tombeau.

— Mais vous êtes heureuse? demanda Henri, avec un intérêt qu'il ne parvenait pas à dissimuler.

— Qui est-ce qui est entièrement heureux en ce monde, seigneur chevalier? observa Satanais en jetant sur lui un regard profond.

— J'aurais désiré emporter la persuasion que vous avez le bonheur que vous méritez, dit le chevalier; mais, ajouta-t-il, si j'avais le droit de vous adresser des paroles autres que celles qu'autorise une connaissance qui date seulement de quelques heures...

— Oseriez-vous donc rechercher l'amitié d'un être étrange, mystérieux et incompréhensible comme je dois l'être à vos yeux? dit Satanais d'une voix tremblante d'émotion.

— Oui, donnez-moi votre amitié, et appelez-moi du nom d'ami. C'est une faveur que je saurai apprécier. Mais ajouta-t-il en changeant de ton, quand aurons-nous occasion de nous rencontrer, jamais?

— Je serai à Prague le 1er août, répondit Satanais.

Le chevalier eut à peine le temps de remarquer la coïncidence qu'offraient ces paroles avec la réponse que lui avait faite Etna à une semblable question, lorsqu'ils furent rejoints par le capitaine-général.

Henri de Brabant tendit la main à Satanais, qui se détourna aussitôt après pour aller retrouver ses suivantes; puis, après avoir échangé encore quelques paroles avec Zitzka, il sauta à cheval, et lui et ses pages s'éloignèrent au grand trot.

X

Une conversation intéressante.

Nos lecteurs savent déjà que c'est au mois de juillet que notre histoire a commencé; mais afin de bien établir l'ordre chronologique des incidents que nous racontons, il est nécessaire d'observer que c'est le 20 de ce même mois que le chevalier Henri de Brabant et ses deux pages quittèrent le camp des Taborites, de